MADAME BOVARY EN ROUMAIN OU UN SIÈCLE DE (RE)TRADUCTION

Raluca-Nicoleta BALAȚCHI[1]

Abstract : The paper focuses on the importance of the practice of retranslation for the history of translation, which is a central issue in any translation theory. After a brief review of the main theoretical approaches of retranslation, we illustrate the dynamics of this phenomenon on the basis of the six versions of Flaubert's *Madame Bovary* published in Romanian. The editor's and translator's paratext is the main focus of our analysis.

Keywords: retranslation**,** translation history, translator's paratext

I. La perspective historique sur la traduction

Toute théorie de la traduction est fondée sur l'histoire de la traduction, domaine interdisciplinaire, censé couvrir autant l'histoire de la pratique de la traduction que des diverses approches qui ont pu en tracer le parcours le long du temps. L'importance de la perspective historique sur la traduction a maintes fois été soulignée par les spécialistes, même si les entreprises de rédiger une histoire de la traduction relative à un certain contexte culturel sont encore assez peu nombreuses.

Selon Antoine Berman, « la constitution d'une histoire de la traduction est la première tâche d'une théorie *moderne* de la traduction », ce mouvement de rétrospection devant être considéré en tant que « saisie de soi » (1984 : 12), la pratique de la traduction ne pouvant pas être séparée de la « *réflexion de la traduction sur elle-même* – à la fois historique, théorique et culturelle » (1984 : 280). Si la traductologie aspire à « saisir » son objet d'étude, la traduction, entendue principalement comme pratico-théorie, s'impose à l'analyse par un continuel retour sur soi-même.

[1]Enseignante et chercheuse, Université « Ştefan cel Mare », Suceava, ralucapinzaru@litere.usv.ro.

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

Dans l'introduction à son étude sur la place et le rôle de la traduction dans la culture des différentes époques, de l'Antiquité et jusqu'au début du XX^{e} siècle, *De Cicéron à Benjamin* (1992), Michel Ballard souligne la rareté des études générales sur l'histoire de la pratique et de la théorie de la traduction, la perspective historique étant complètement absente de maints ouvrages de référence pour la traductologie contemporaine (qu'il s'agisse de théories sur la traduction ou de la didactique de la traduction) ou intervenant dans d'autres de manière intermittente, ce qui mène à des considérations parfois contradictoires sur l'importance des écrits traductologiques à travers le temps.

Pour Michel Ballard, la méconnaissance du passé est en grande partie responsable de la « discrétion » qui caractérise la traduction, d'où la nécessité de la constitution d'une histoire de la traduction, qui, au regard attentif du chercheur, ne peut plus être tenue pour une activité secondaire par rapport à la littérature, mais s'impose par une « présence massive et constante » à différents moments de l'histoire, de l'Antiquité jusqu'à nos jours :

> Les considérations sur l'histoire de la traduction sont relativement rares, elles ont pour caractéristiques principales d'être souvent succinctes, ponctuelles ou éclatées sous forme de références disséminées. (1992 : 11)

Les observations de ce grand spécialiste sur l'importance d'une étude historique systématique sur la traduction, qu'il entreprend avec *De Cicéron à Benjamin*, sont également valables pour la recherche traductologique visant le roumain comme langue cible. Une telle entreprise, au-delà de l'importance du recensement et de la mise en ordre chronologique des traductions et des traducteurs des différentes époques, présente également de l'intérêt du point de vue des choix et démarches traductifs :

> La traduction a ceci de particulier, qu'alors que sont objet avoué est la fidélité et la vérité, elle fait toujours apparaître des partis pris linguistiques et culturels […]. A la traduction se trouve lié un problème fondamental de définition qui n'a pas toujours été clairement formulé ou que l'on n'a pas toujours osé ou voulu aborder en toute sérénité parce qu'il suppose des prises de position sur les langues, les échanges culturels et linguistiques, tout autant que sur les notions d'équivalence et de fidélité. (Michel Ballard, 1992 : 12)

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

Les leçons que peut enseigner l'histoire de la traduction permettent une meilleure compréhension du phénomène, des différentes approches et pratiques du traduire :

> L'histoire de la traduction est faite de la coexistence de contraires qui semblent s'alimenter réciproquement […] L'enseignement du passé, c'est d'abord que la pratique, dès l'Antiquité, s'étale sur un spectre assez large qui va du littéralisme absolu à la libre recréation, en passant par de nombreuses variantes et que ce spectre s'est perpétué d'un siècle sur l'autre, avec des variations, des modes dans la prééminence donnée à tel ou tel type de traduction, du moins dans les textes officiels, c'est-à-dire ceux des théoriciens (théoriciens-praticiens souvent) qui prétendent régir la manière de faire (Michel Ballard, 1992 : 262, 264).

II. La retraduction

Retour sur le texte original, réflexion sur une traduction antérieure, relecture et réinterprétation, la retraduction jalonne constamment le parcours entre des langues et des cultures, renforçant ou retissant les liens d'un texte avec une époque et son public. De par sa nature, la traduction est éphémère. Comme le souligne Michel Ballard, il est tout à fait remarquable que l'on puisse rencontrer au XVII^{e} (1664) des observations comme celle de Charles Sorel sur la force de réitération de la traduction : « c'est le privilège de la traduction de pouvoir être réitérée dans tous les siècles, pour refaire les livres, selon la mode qui court » (cité par Ballard, 1992 : 264). [1]

La pratique de la retraduction et les retraductions en tant que telles deviennent des espaces privilégiés pour l'histoire de la traduction, reliée de manière fondamentale à l'histoire de la langue, de la littérature, de la culture en bref.

Une théorie historique de la traduction devrait pouvoir répondre, selon Antoine Berman (1984 : 71), à la question de la nécessité du traduire, des stratégies à appliquer dans l'acte du traduire et du choix des textes à traduire. C'est Antoine Berman qui attirait, parmi les premiers, l'attention sur l'importance de la retraduction, comme processus permettant de faire, de manière constante, « l'épreuve de la traduction », qui signifie, selon l'auteur, une lutte « contre notre

[1]Aussi une déclaration comme celle de Victor Hugo sur le caractère définitif de la traduction de Shakespeare par son fils ne s'explique-t-elle, selon Michel Ballard, que par « l'inconscience et l'aveuglement de la foi paternelle » (1992 : 265).

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

réductionnisme foncier » et également une ouverture envers le côté « mystérieux et immaîtrisable de la traduction » (1984 : 287).

La retraduction entrerait dans la nature même du processus traductif, toute traduction étant soumise au vieillissement : « c'est le destin de toutes les traductions des « classiques » de la littérature universelle que d'être tôt ou tard retraduites » (Berman, 1984 : 281). Si la retraduction répond à un besoin normal d'actualisation, elle s'accompagne souvent aussi par une réflexion d'ordre traductologique : « les grandes re-*traductions* de notre siècle (Dante, La Bible, Shakespeare, les Grecs, etc.) sont nécessairement accompagnées d'une réflexion sur les traductions antérieures » (Berman, 1984 : 12).

Ces dernières années on a vu se multiplier les publications et les rencontres des spécialistes sur la retraduction. Si le terme reçoit en traductologie le plus souvent le sens de *nouvelle traduction d'un texte déjà traduit dans une même langue*, se distinguant donc autant de la réédition que de la traduction intermédiaire, on peut observer, avec Yves Chevrel [in Kahn et Seth, 2009 : 11], son absence en dehors du domaine universitaire, notamment sur le marché de la traduction, l'éditeur et/ou le traducteur d'une nouvelle version se légitimant en principe par *nouvelle traduction* et ne se rapportant pas toujours, ou non pas ouvertement, aux traductions précédentes (une exception intéressante à cette règle est cependant présente dans le corpus que nous proposons à l'analyse). Conformément à l'analyse d'Yves Gambier [in Monti et Schnyder, 2011 : 53], entendue comme *nouvelle retraduction*, la nouvelle version d'un texte est souvent censée correspondre davantage aux goûts du public et à l'état de la langue cible.

Depuis les études pionnières d'Antoine Berman sur la problématique, la retraduction est envisagée autant en termes de temporalité (la traduction étant soumise au vieillissement, elle doit être reprise) que d'accomplissement (chaque retraduction étant une étape parcourue dans la voie vers *La* Traduction, ce qui implique forcément une évolution d'une traduction à une autre, les premières traductions étant d'habitude plutôt des introductions, tandis que chaque retraduction va apporter un enrichissement et un positionnement meilleur par rapport à l'original). Le cadre théorique du phénomène a été utilement complété par Anthony Pym qui propose de distinguer les retraductions passives, séparées par un laps de temps significativement grand, et les retraductions actives, plutôt rapprochées dans le temps, mieux désignées aussi comme des multitraductions, qui laissent entendre parfois clairement la voix du traducteur et/ou de l'éditeur, qui explicite la décision de retraduire.

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

La retraduction est une pratique qui montre à la fois le caractère éphémère et non-fini de la traduction (cf. Michel Ballard, 1992 : 268). Traduire s'inscrit dans le circuit toujours renouvelable d'une langue-culture vers une autre.

A partir de ces considérations devenues les points de repère essentiels en traductologie quant à la problématique de la retraduction, et que les analyses sur corpus ont essayé d'illustrer, bon nombre d'études actuelles proposent des perspectives innovatrices, telle celle d'Yves Gambier (in Monti et Schnyder, 2010 : 58), qui démontre, maints exemples à l'appui, que le rapport entre les premières traductions et les retraductions n'est pas toujours redevable à la question de la fidélité à l'original, que le phénomène de la retraduction ne concerne pas toujours l'âge de la traduction, et que toutes les retraductions ne se rapportent pas obligatoirement aux précédentes (il y aurait donc intérêt à analyser chaque retraduction dans son propre contexte historique plutôt que par rapport aux traductions précédentes).

On retraduit non pas toujours à cause du vieillissement (selon certaines études sur corpus, la retraduction interviendrait à une distance d'à peu près 30 ou 40 ans par rapport à la traduction précédente, certaines périodes étant plus « retraductrices » que d'autres[1]) mais également pour des raisons qui tiennent des coordonnées contextuelles de l'époque, éditoriales, culturelles ou autres. L'aspect juridique de la question est un autre point qui mériterait d'être pris en ligne de compte, certains pays, parmi les quels la France, réglant de manière très claire les droits de traduction. Aux facteurs éditoriaux ou herméneutiques, il faut également ajouter la subjectivité du traducteur, celui-ci ressemblant au metteur en scène ou bien au musicien qui interprète, à sa manière, une pièce ou un morceau musical (métaphores que la traductrice de Marcel Proust en roumain, Irina Mavrodin, a maintes fois utilisées dans ses études de traductologie).

Ainsi, mis à part la distance temporelle plus ou moins grande par rapport au texte original, parmi les facteurs qui interviendraient dans la prise de décision retraductive, on peut inclure, en suivant Yves Gambier : les normes de lisibilité, les outils d'aide à la traduction, le contexte et les contraintes idéologiques spécifiques à une époque, les politiques éditoriales, la subjectivité du traducteur, les registres de langue, les caractéristiques de l'écriture traductive.

Du côté de la pratique de la traduction, la voix des artisans des textes retraduits fait émerger des motivations différentes de l'impulsion

[1]Cf. Lance Hewson (2010 : 187) : « le spécialiste voit avant tout la nature éphémère et subjective de la traduction ».

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

du *retraduire* et des perspectives divergentes sur les liens avec les textes précédents. Si certains déclarent vouloir traduire en parfaite indépendance, de nombreuses voix proclament la quasi-obligation de les prendre en compte : Nicolas Waquet traducteur en français de Hesse, de Cicéron affirme dans ce sens [in Monti et Schnyder, 2011 : 281],: « la retraduction oblige le retraducteur à adopter un point de vue critique à la fois respectueux et désinvolte [pour] faire de la retraduction un *prolongement novateur de la traduction* » ; Cécile Wajsbrot, l'auteure de la deuxième version des *Vagues* de Virginia Woolf, après la traduction de Marguerite Yourcenar, déclare que « l'objet d'une nouvelle traduction, c'est de tenter de rester, dans les limites du possible, au plus près d'un texte » (citée par Jean-Louis Backès, in Kahn et Seth, 2010 : 173) ; Geoffrey Wall [in *Palimpsestes,* no.15], auteur de la quatrième version en anglais de *Madame Bovary* avoue avoir été poussé vers la retraduction du chef d'œuvre par sa fascination pour l'immédiateté du détail de la prose de Flaubert, et avoir pris, pour y parvenir, un modèle littéraire, notamment *Ulysses* de Joyce ; il précise également s'être « inspiré » de trois des traductions existantes, « dont chacune présentait des qualités spécifiques ». Pour Irina Mavrodin, la meilleure stratégie est de travailler en parfaite indépendance par rapport aux versions antérieures : « Moi, par exemple, je ne veux même pas avoir sur ma table de travail l'ancienne traduction, pour ne pas être tentée de m'en inspirer » (2011 : 11).

III. (Re)traduire *Madame Bovary* en roumain

III.1. Les versions roumaines de *Madame Bovary*

Langue source privilégiée de traduction pour la culture roumaine, comme le montrent les recherches sur les débuts de la traduction littéraire en roumain[1], le français fonctionne comme une véritable « matrice » pour la systématisation et l'enrichissement linguistique de la langue roumaine (cf. Pompiliu Eliade *in* Magda Jeanrenaud [2006]).

Du point de vue du lectorat auquel les traductions et les retraductions sont destinées, il est utile de rappeler l'opinion de Gelu Ionescu (2004) selon lequel, pour un public qui lit plutôt des traductions que des œuvres originales, l'importance des traductions du français vers le roumain est à évaluer également par rapport à leur place au sein de la littérature nationale, le corpus de traductions des classiques comme des

[1] Voir les mentions du dictionnaire chronologique du roman traduit en roumain (Burlacu *et alii*, 2005) pour l'année 1820.

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

auteurs contemporains s'intégrant dans l'horizon d'attente du public actuel. En témoigne l'explosion du phénomène traductif après la chute du communisme grâce à un contexte éditorial favorable (voir les analyses de Muguras Constantinescu, 2009), bien des œuvres du canon littéraire étant reproposées dans de nouvelles traductions.

Madame Bovary en est un exemple significatif. En roumain, on peut compter à l'heure actuelle six versions publiées, dont certaines ont été plusieurs fois rééditées et / ou révisées, une septième version étant à l'état de manuscrit.

Le phénomène de la retraduction en roumain des œuvres de Gustave Flaubert a récemment fait l'objet de quelques thèses en traductologie (trois, à notre connaissance) ; nous mentionnons ici celle de Raluca Anamaria Vida, qui, dans sa thèse sur la retraduction en roumain et en anglais (2008) visant autant la prose (Gustave Flaubert) que la poésie (Stéphane Mallarmé) analyse, dans le cadre méthodologique de la théorie de la « causalité » d'Anthony Pym, une série de problèmes de traduction dans les quatre premières versions roumaines de *Madame Bovary* (l'italique, le style indirect libre, la métaphore, la syntaxe), plaçant le retraduire de ce chef-d'œuvre sous le signe de la « quête de la perfection inaccessible ». Vu la dynamique du marché éditorial (deux nouvelles versions après 2008), comme la complexité de la prose flaubertienne et l'importance du rapport du texte traduit au paratexte qui l'accompagne, bien des aspects restent encore à étudier. Notre analyse s'arrête en particulier sur le côté paratextuel (préface, note finale du traducteur et quatrième de couverture) de la version de D. T. Sarafoff et de Florica Ciodaru-Courriol, la dernière de la série. Le choix de ces deux versions se justifie par le fait que, dans le cas des autres retraductions, soit le texte n'a pas de préface, soit la préface ne traite pas le problème de la traduction du roman.

La première traduction intégrale du roman (précédée, conformément aux précisions du dictionnaire chronologique du roman traduit en Roumanie (Burlacu *et alii*, 2005) par des traductions fragmentaires) appartient à Ludovic Dauş (*Doamna Bovary*, éditions Minerva, Bucarest, 1909, avec deux rééditions, en 1915 et 1925) et peut être considérée comme une traduction introduction.

Pour ce qui est de la deuxième version, si l'on consulte le même dictionnaire – ouvrage de référence en traductologie – tout comme les catalogues des bibliothèques universitaires roumaines, la première retraduction appartient à Demostene Botez (1956). Cependant, conformément aux résultats de la recherche de Raluca Anamaria Vida une première retraduction a été rédigée plus tôt, en 1940, à une distance d'une trentaine d'années par rapport à la première (Lascăr Sebastian,

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

Doamna Bovary, Editions de la Librairie Colos, Bucarest) mais n'a pas été rééditée, étant difficilement trouvable.

La traduction qui représentera longtemps *le* texte de Flaubert en roumain est celle de Demostene Botez, *Doamna Bovary*, parue en 1956, et rééditée dix-sept fois entre 1959 et 2006. Le processus retraductif se redynamise en 2000 quand, sous la direction du professeur universitaire Ioan Pânzaru, un groupe d'étudiants sous le pseudonyme D. T. Sarafoff rédige une traduction collective du roman, qui paraît chez Polirom, et est rééditée deux fois (2006 et 2007).

Si jusqu'ici l'écart temporel semble avoir justifié l'émergence des versions successives du chef-d'œuvre, le phénomène retraductif évolue par la suite selon des facteurs sensiblement différents : deux autres retraductions voient le jour à une distance temporelle extrêmement courte : en 2009, *Doamna Bovary*, traduction par Aurelia Ulici, chez Adevărul, et en 2010, *Madame Bovary*, chez Art, traduction réalisée par Florica Ciodaru-Courriol. Une septième version de la réputée Irina Mavrodin est à l'état de manuscrit et paraîtra aux éditions Leda.

Dans le polysystème traductif en roumain de *Madame Bovary*, pour résumer, on a trois traductions au XX^{e} siècle, sur une cinquantaine d'années, et non moins de trois dans la première décennie du XXI^{e} siècle, ce qui représente une dynamique tout à fait particulière du phénomène retraductif. Si l'on se rapporte à la typologie d'Anthony Pym (traductions actives /vs/ passives), complétée par les observations d'Yves Gambier (in Monti et Schnyder, 2011 : 56), on peut observer que, par rapport aux deux premières retraductions, les versions de D. T. Sarafoff et de Florica Ciodaru-Courriol sont produites délibérément contre une/des traduction(s) antérieure(s), l'appareil paratextuel du traducteur étant l'espace de prédilection où s'affirme cette prise de position. De même, ce sont les versions qui, par des préfaces/notes finales du traducteur assez étendues, éclairent les stratégies traductives utilisées par le traducteur.

Cette dynamique s'explique seulement en partie par l'existence d'un contexte éditorial favorable, libéré des contraintes du passé, qui encouragerait donc le processus traductif. A notre avis, la personnalité des traducteurs qui prennent la décision de retraduire un grand texte du canon littéraire est, d'une part, un élément extrêmement important, que l'on ne saurait ignorer, surtout lorsqu'il s'agit de la traduction d'un chef-d'œuvre. Le jeu de masques qu'adopte Ioan Pânzaru, par exemple, avec un pseudonyme pour le groupe de traducteurs et son vrai nom comme auteur d'une préface critique, en est révélateur. D'autre part, le développement relativement récent de la traductologie comme

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

discipline de recherche universitaire, avec la mise en place de programmes de masters qui visent la traduction littéraire et la critique de la traduction, tout comme la parution de collections éditoriales dédiées à la traductologie (incluse jusque récemment dans la critique et la théorie littéraire) doivent être également pris en ligne de compte (ainsi, trois des retraducteurs de *Madame Bovary* sont professeurs des universités).

III.2. La retraduction et le paratexte du traducteur

L'appareil paratextuel des traductions, autant de l'éditeur que du traducteur, est très souvent un espace extrêmement riche et significatif du point de vue des options traductives, qui permet l'affirmation de la voix du traducteur. Le paratexte éditorial des différentes versions roumaines de *Madame Bovary* et surtout celui de leurs rééditions mériteraient une analyse approfondie (vu la ligne très « fine », pour reprendre le syntagme de Paloposki et Koskinen (2010) qui sépare le processus de la retraduction de celui de la révision) : parmi les éléments qui sont, selon nous, les plus intéressants, nous signalons la couverture principale (illustration, titre) et les textes du quatrième de couverture[1].

Nous allons nous rapporter dans ce qui suit uniquement à quelques aspects relatifs aux préfaces et aux notes finales du traducteur de deux des versions roumaines de *Madame Bovary*, celle de Ioan Pânzaru et celle de Florica Ciodaru-Courriol, les plus complexes du point de vue de la présence de la voix du traducteur à ce niveau ; quelques remarques sur le quatrième de couverture seront également formulées, leur analyse approfondie constituant le sujet d'une étude ultérieure.

Michel Ballard inclut les préfaces parmi les formes extérieures de la traductologie, rappelant que les traducteurs éprouvent le besoin de faire précéder leur travail par des préfaces dès la fin du Moyen Age et le début de la Renaissance :

> Si l'on considère l'histoire de la traduction et de la traductologie on constate […] que ce sont les traducteurs eux-mêmes qui éprouvent

[1] On peut utilement rappeler ici l'option de Flaubert quant à l'illustration de ses textes :

> « Jamais, moi vivant, on ne m'illustrera, parce que la plus belle description littéraire est dévorée par le plus piètre dessin. Du moment qu'un type est fixé par le crayon, il perd ce caractère de généralité, de concordance avec mille objets connus qui font dire au lecteur : « J'ai vu cela » ou « Cela doit être ». Une femme dessinée ressemble à une femme, voilà tout. […] Donc, ceci étant une question d'esthétique, je refuse formellement toute espèce d'illustration » (Flaubert à Ernst Duplan, le 12 juin 1862).

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

> le besoin, de façon compulsive, de parler de leur travail. De Cicéron à Yves Bonnefoy, en passant par Luther, Etienne Dolet, John Dryden, George Campbell, André Gide ou Vladimir Nabokov, les traducteurs n'ont cessé de prendre leur travail pour objet de discours, c'est-à-dire de pratiquer des formes de traductologie (Ballard, 1992 : 273).

Comme le montre Michel Ballard dans son étude diachronique, l'objectif des préfaces est de permettre aux traducteurs de justifier leur travail ou très souvent de se disculper ; il s'agit donc d'un espace qui éclaircit la relation du traducteur au texte et à la langue :

> La plupart des préfaces de traducteurs sont […] des réactions à des difficultés qui viennent d'être rencontrées, et surtout elles sont éternellement accompagnées du besoin de s'excuser, de se justifier, de s'humilier (Ballard, 1992 : 275).

L'acte de la retraduction semble de toute évidence imposer une attitude différente ; on se situe non pas seulement par rapport au texte source et au texte cible, mais également sur un axe d'évaluation plus ou moins implicite, le rapport aux traductions et aux traducteurs antérieurs étant très souvent marqué. La place de la nouvelle traduction dans la série ouverte des versions est en principe clairement située.

La version de D. T. Sarafoff s'impose par la richesse des notes en bas de page ; elle est précédée par une préface très ample de Ioan Pânzaru, le coordinateur du projet retraductif. Le traducteur qui fait figure dans cet espace du texte de critique littéraire présente le sujet du roman, l'esthétique de Flaubert et dédie trois des vingt pages à la traduction en tant que telle. Partagée ainsi dans deux sections inégales, la préface a comme objectif principal non pas tant de justifier une retraduction mais d'expliquer un roman, ses personnages et une esthétique ; le fait que l'on choisit pour titre de cette préface *Reprezentarea romanescă în* Madame Bovary (*La représentation romanesque dans* Madame Bovary) est d'ailleurs significatif, tout comme le texte repris sur le quatrième de couverture. A remarquer aussi le fait que l'on préfère, dans l'intitulé de la préface, le titre français du roman, *Madame Bovary*, comme pour montrer que le repère est toujours l'original (la stratégie ne reste pas constante, car au fil des vingt pages, on renvoie au roman du Flaubert par l'intermédiaire de la variante roumaine du titre, *Doamna Bovary*).

Désignée par le syntagme *nouvelle traduction*, préféré d'ailleurs dans la plupart des présentations éditoriales, la retraduction se justifie, selon Ioan Pânzaru, par le besoin de corriger la version de Demostene

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

Botez qui, tout en étant généralement équilibrée et en grandes lignes correcte, contient une série de fautes, d'interprétations erronées, et rend compte également d'une certaine position traductive, plutôt cibliste, qui impose également l'embellissement du texte, tout en étant soumise à la censure, ce qui la rend *inacceptable aujourd'hui pour un éditeur qui respecte son lecteur*. Le processus de retraduction est associé de manière intéressante à celui de la restauration d'un œuvre d'art du patrimoine, la traduction en roumain équivalant à une reconstitution artistique. Il y a ainsi une référence claire au facteur temporel, la retraduction s'imposant donc non pas seulement pour refaire ce qui a été mal fait mais pour remplacer ce qui est tombé sous le passage inévitable du temps.

La dernière version publiée, celle de Florica Ciodaru-Courriol, s'impose tout d'abord par le choix de préserver tel quel le titre, ce qui est une entreprise courageuse si l'on se rapporte aux versions antérieures, qui ont préféré toutes traduire le terme d'adresse *Madame* par son correspondant littéral *Doamna*. S'il est vrai que la stratégie a été appliquée par exemple dans le cas de toutes les versions anglaises du roman, on peut se demander si, pour un lectorat dans la mémoire duquel Gustave Flaubert est l'auteur de *Doamna Bovary*, un titre en français pour un texte en roumain ne prête pas à confusion.

Etoffée également par un nombre significatif de notes en bas de page (quoique moins nombreuses et moins longues par rapport au texte de D. T. Sarafoff, mais souvent en « dialogue » ouvert avec la version antérieure), cette dernière version est accompagnée par une note finale du traducteur (*Nota traducătorului [Note du traducteur]*), qui s'étend sur une dizaine de pages, dont les deux tiers sont dédiés à la justification de la retraduction et à l'explication du processus traductif.

Côté terminologique, on peut observer que le terme *retraduction*, très rare en général, comme précisé *supra*, dans les textes accompagnant la traduction en tant que telle, et caractérisant plutôt la recherche sur la traduction, apparaît à côté des syntagmes spécifiques *nouvelle version*, *nouvelle traduction*.

Une autre particularité de cette dernière version est la mise en vedette de la nouvelle version dans le texte du quatrième de couverture, le syntagme *nouvelle traduction*, à côté du verbe *redécouvrir* étant censé éveiller l'attention du lecteur et accentuer le caractère innovateur, créatif du produit présenté ; la mention *en version intégrale* pourrait cependant impliquer le fait que c'est la première fois que le roman de Flaubert bénéficie d'une traduction intégrale : *In această* ***nouă traducere*** *a unuia dintre cele mai importante romane franceze din istoria literaturii,* ***în versiune integrală***, ***redescoperim*** *povestea tragică*

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

*a Emmei Bovary [Dans cette **nouvelle traduction** de l'un des romans français les plus importants de l'histoire de la littérature, **en version intégrale**, nous **redécouvrons** l'histoire tragique d'Emma Bovary]*. Aucune référence à la traduction en tant que telle n'apparaît dans les textes des quatrièmes de couverture des autres versions du roman (surtout celles qui sont parues après 1989, puisque c'est après la chute du communisme que l'on peut parler de véritables stratégies éditoriales).

Traductrice et enseignante, l'auteure de cette version affirme que l'idée de la retraduction a surgi suite aux analyses contrastives réalisées avec les étudiants ; on a ainsi, de nouveau, au niveau déclaratif, une retraduction réparatrice, la traductrice adoptant un point de vue extrêmement critique envers les traductions précédentes (y compris la retraduction antérieure, parue dix ans auparavant) qui s'éloignent trop souvent du texte original, privilégiant la langue cible.

Sans mentionner le nom des traducteurs antérieurs[1], et préférant y référer par des descriptions définies et indéfinies comme *une vieille traduction, la traduction roumaine, des traductions plus récentes, les vieilles traductions*, la traductrice, exemples à l'appui, justifie son parcours, en se servant également de considérations d'ordre théorique, par le renvoi aux débats traductologiques, aux exigences du traduire et au travail des traducteurs : elle décrit les conditions de son processus traductif comme étant *idéales*, rappelle et explique des concepts clés pour la traductologie, se situant, dans le cas de Gustave Flaubert, du côté des sourciers, le texte lui imposant une *fidélité absolue*. Aucune justification n'est donnée pour la décision de préserver le titre original du roman, qui constitue de toute façon la particularité qui détache nettement cette retraduction des autres versions du roman. Serait-ce toujours la conséquence de la volonté de la traductrice, explicitement affirmée, de se placer dans une position de fidélité absolue ?

Ce qui nous paraît cependant un peu surprenant est le fait que la note finit par une mise en vedette de l'importance du facteur temporel dans le processus retraductif : « *din când în când trebuie să mai scoatem vechile traduceri la aer » / de temps en temps il faut aérer les vieilles traductions ;* le vieillissement (phénomène objectif) des versions antérieures est donc présenté comme la principale justification de la publication de cette nouvelle version ; or, le délai temporel relativement court (dix ans) qui la sépare de la retraduction immédiatement antérieure (celle de D. T. Sarafoff), celle qui est souvent prise en ligne

[1] Il est cependant clair, si on lit les exemples de la traductrice, qu'elle ne prend en compte que les versions de Demostene Botez et de D. T. Sarafoff.

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

de compte dans les exemples commentés par la retraductrice, ne justifie pas l'affirmation ; d'ailleurs, dans le reste du texte, d'autres motivations sont avancées, comme la volonté de produire un texte plus fidèle au style de l'auteur, d'agir en traducteur « vigilent », sans aucune tentative d'embellir l'original, de produire un texte correct dans la langue source.

En guise de conclusion

S'intégrant de manière naturelle à l'histoire de la traduction, car résultant du caractère éphémère et perfectible du traduire, la retraduction est une pratique complexe, l'émergence des nouvelles versions d'une œuvre déjà traduite dans une langue répondant à des besoins divers. Aussi la recherche traductologique accorde-t-elle à la problématique une attention particulière ces derniers temps.

Depuis la parution en roumain de la première version de *Madame Bovary* au tout début du XX^{e} siècle jusqu'aux versions de la première décennie du XXI^{e} siècle, la retraduction du chef-d'œuvre flaubertien s'impose pour des motivations différentes, selon les époques et la personnalité du traducteur. Les versions roumaines de *Madame Bovary* se structurent dans une série dont la dynamique s'est accentuée très nettement dans la première décennie du XXIème siècle, avec des contributions qui s'enchaînent et/ou se superposent l'une par rapport à l'autre, dans un mouvement censé atteindre l'accomplissement, par l'évaluation critique des versions antérieures et la volonté exprimée souvent explicitement par les traducteurs de proposer un texte plus fidèle à l'esthétique de Flaubert, plus adapté aux exigences de la traduction, en en observant aussi l'éthique, et plus respectueux de la valeur inhérente de l'œuvre d'art.

Mais au-delà des objectifs tracés par les traducteurs, la lecture des nouvelles versions roumaines de *Madame Bovary* montre que le texte de Gustave Flaubert reste toujours, du point de vue de la traduction, un véritable défi, ce qui fait que cette série soit, inévitablement, ouverte, confirmant le caractère non-fini de la traduction dont parle Michel Ballard. La complexité et la richesse de l'appareil paratextuel de ces versions – préfaces, notes accompagnant le texte, postfaces ou note finale des traducteurs, titre et quatrième de couverture – en font un espace de recherche extrêmement intéressant pour le phénomène de la retraduction.

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

Bibliographie :

BALLARD, Michel (1992) : *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses Universitaires de Lille.

BERMAN, Antoine (1984) : *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard.

CONSTANTINESCU, Muguras (2009) : « La traduction littéraire en Roumanie au XXIe siècle : quelques réflexions », in *Meta. Journal des traducteurs*, LIV, 4, p. 871-883.

CONSTANTINESCU, Muguras (2011) : « Du lézard à la lézarde ou quelques réflexions sur la retraduction », in *Atelier de traduction*, 16, Suceava, Editura Universității, p. 99-117.

BURLACU, Doru, SASU, Aurel, ISTRATE, Ion, (2005), *Dicționar cronologic al romanului tradus în România de la origini până la 1989*, Bucureşti, Editira Academiei.

IONESCU, Gelu (2004) : *Orizontul traducerii*, Bucureşti, Institutul Cultural Român.

JEANRENAUD, Magda (2006) : *Universaliile traducerii*, Iaşi, Polirom.

KAHN, Robert, SETH, Catriona, (2010) : *La retraduction*, Publication des Universités de Rouen et du Havre.

LANE, Philippe (1992) : *La périphérie du texte*, Paris, Nathan Université.

LOMBEZ, Christine (2011) : *Retraductions. De la Renaissance au XXIe siècle*, Université de Nantes.

MAVRODIN, Irina (2011) : « Avant-propos », *Atelier de traduction*, 15, p. 11.

MONTI, Enrico, SCHNYDER, Peter, (éds.) (2011) : *Autour de la retraduction. Perspectives littéraires européennes*, Mulhouse, Orizons.

Palimpsestes, no. 15, *Pourquoi donc retraduire ?* (2004), Presses de la Sorbonne Nouvelle.

PALOPOSKI, Outi, KOSKINEN, Kaisa (2010) : « Reprocessing Texts. The Fine Line between Retranslating and Revising », in *Across Languages and Cultures*, 11:1, p. 29-49.

PYM, Anthony (1997) : *Pour une éthique du traducteur*, Arras, Artois Presses Université.

VIDA, Raluca Ana-Maria (2008) : *La retraduction : entre fidélité et innovation*, thèse de doctorat de l'Université de Cluj (manuscrit).

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)

Corpus d'analyse :

FLAUBERT, Gustave (1999) : *Madame Bovary*, Paris, Le Livre de Poche.

FLAUBERT, Gustave (1915) : *Doamna Bovary*, traduction de Ludovic Dauş, Bucureşti, Minerva, 2e édition.

FLAUBERT, Gustave (1956) : *Doamna Bovary*, traduction de Demostene Botez, Bucureşti, Editura Stiinţifică pentru Literatură şi Artă.

FLAUBERT, Gustave (2007) : *Doamna Bovary*, traduction de D. T. Sarafoff, Iaşi, Polirom, 3e édition.

FLAUBERT, Gustave (2009) : *Doamna Bovary*, traduction de Aurelia Ulici, Bucureşti, Adevărul.

FLAUBERT, Gustave (2010) : *Madame Bovary*, traduction de Florica Ciodaru-Courriol, Bucureşti, Art.

Note

* Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature / littératures francophones : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/2011.

BDD-A5164 © 2012 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-21 17:56:28 UTC)